

cependant quoique ce jeune homme fût sans instruction et certainement sans plus d'intelligence que la généralité des gens de sa classe, par l'exemple d'une bonne culture, il devint en état, à son arrivée en Canada, de gagner plus d'argent qu'il ne lui en fallait pour ses besoins, d'acquiescer assez la confiance de son maître pour que celui-ci lui donnât une terre à ferme. Cet homme, dans l'espace de huit ans, s'est élevé de la condition de simple serviteur à celle de cultivateur prospère, capable d'acheter au comptant une terre de 100 acres et avoir en même temps les moyens de la cultiver. Tandis qu'il obtenait ces résultats il transformait une terre épuisée en un sol fertile par la seule force d'une bonne culture; non pas au moyen des capitaux ni des engrais artificiels, mais par la puissance seule d'un travail ardu et par l'intelligence dont il fit preuve en restituant à la terre sous forme d'engrais ce que ses récoltes lui avaient enlevé. Il obtint ainsi de grands profits en récompense de son habileté et de son travail. Il accomplit tout cela avec les moyens et les capitaux les plus restreints; il n'eut que son travail et celui de sa femme avec un peu d'aide de ses enfants.

Cet homme est sans doute un modèle de sobriété et d'économie, et possède une grande intelligence naturelle; mais à lui parler, vous ne le soupçonneriez jamais de posséder plus que des qualités ordinaires. Il est loin d'être très instruit, et je doute fort qu'il sache lire et écrire; mais il sait cultiver, et il est bien convaincu qu'une bonne culture sans engrais et sans beaucoup d'engrais est impossible; que la culture des grains sans un bétail suffisant pour entretenir la fertilité du sol, est contraire aux intérêts du cultivateur; et surtout il a démontré que le Canada, pour l'homme actif et industrieux qui ne possède qu'une habileté ordinaire en agriculture, est véritablement un asile de succès et de sécurité; et une contrée où le pauvre tout en rendant fertile une terre épuisée, non seulement sert ses propres intérêts, mais se crée une position indépendante et élève sa famille de la plus basse condition au rang des cultivateurs à l'aise.

REVUE DE LA SEMAINE

Le 20 septembre dernier les révolutionnaires, ou si l'on veut les adeptes de l'*Internationale* de concert avec le Gouvernement Piémontais, ont célébré l'anniversaire de la prise de Rome. Quoique cet acte se soit passé depuis plus d'un mois, nous nous croyons obligé de faire quelques réflexions à son sujet.

Les canibales, la canaille, qui tiennent aujourd'hui Rome sous le talon de leur botte, auraient cru déroger à leurs antécédents immondes, s'ils n'avaient célébré l'anniversaire de ce vol infâme; ils auraient cru donner au monde catholique un trop bel exemple de sagesse, s'ils n'avaient pas fait sentir au vénéré Pontife et au vrai peuple de Rome qu'ils ne sont pas au bout de leurs douleurs. Les brigands! quand donc les gouvernements catholiques anéantiront-ils ces animaux féroces.

Le Gouvernement italien, voulant satisfaire un peu les exigences des révolutionnaires, a voulu faire un semblant de fête; il a fait une revue de la garde nationale et illuminé le Corso et quelques autres des principales rues. Mais cela ne suffisait pas aux messieurs des sociétés secrètes. Ils ont voulu faire une fête à leur manière, et l'on sait s'ils s'entendent en fait de démonstration.

Ils ont fait une procession vers la porte Pia, par laquelle, comme on l'a vu dans le temps, les soldats de Victor-Emmanuel sont entrés dans Rome. Dans la soirée, on est allé

complimenter l'ambassade prussienne, tout simplement en haïne de la France. C'est ordinairement de cette manière que les révolutionnaires savent prouver leur reconnaissance. Enfin, dans la nuit, une foule nombreuse a parcouru les principales rues de Rome, en criant: Vive Carl Marx! Vive le pétrole!

Le Gouvernement Piémontais commence déjà à être dérangé par ceux qu'il a appelé à son secours, et le temps n'est peut-être pas éloigné où il paiera cher les services que lui a rendus la Révolution. Les gouvernements ne se servent jamais des sociétés secrètes, ce sont les sociétés secrètes qui se servent d'eux.

Mais pendant que les pétroleurs et les échappés du bain parcouraient les rues de Rome en hurlant des cris de mort, une scène d'un tout autre genre se passait au Vatican. Une masse de peuple, le vrai peuple de Rome, dévoué à l'Auguste Pie IX, venait lui exprimer ses condoléances. Le Saint Pontife fut touché de ces nouvelles marques d'amour, et eut des paroles gracieuses pour chacun des visiteurs.

En Allemagne, le fait le plus important c'est le conciliabule de Vienne tenu par les catholiques-libéraux, Dollinger à leur tête. On se rappelle que Dollinger et ses amis ont éfrontément refusé de reconnaître au dernier concile la qualité d'œcuménique, qu'ils n'ont pas voulu accepter le dogme de l'infaillibilité pontificale, qu'enfin, poussés par l'orgueil ils se sont insurgés contre l'autorité du Saint-Siège et ont osé se faire partager leurs idées subversives à tous les catholiques de l'Allemagne.

Dernièrement ces apostats déguisés se sont réunis à Vienne pour discuter le programme qui devra leur servir de base pour l'avenir. Ce n'est plus simplement l'infaillibilité du Pontife de Rome que l'on attaque aujourd'hui. C'était dans le principe le seul motif qu'ils donnaient à leur opposition. Maintenant ce n'est plus cela, ils osent pousser plus loin leur révolte; leur hypocrisie les a si bien servis qu'ils trouvent que c'est le temps de lever le masque. Catholiques, entendez bien et voyez ce que peut produire le libéralisme en religion. Dollinger et Consorts demandent entre autres choses que le célibat ecclésiastique soit aboli; que la messe soit célébrée en langue vulgaire, comme si le latin était trop noble pour leur intelligence souillée; que la confession auriculaire soit abolie; que le culte des images cessent absolument et que le culte des reliques soit interdit par l'Etat. Voilà un programme qui ressemble passablement à celui de Luther, et nous ne concevons pas comment des hommes ayant de tels principes aient l'audace de se donner le titre de catholiques. Ah! si ces hommes s'étaient tenus fermement attachés au trône de Pierre, ils ne seraient pas tombés dans ce bourbier.

Les réformateurs nouveaux désirent également la réunion de toutes les églises schismatiques et protestantes à la religion catholique, apostolique et romaine, comme si l'erreur pouvait s'allier à la vérité. Notre Sainte Religion est la seule vraie, toutes les autres ne sont que mensonges, et il ne peut y avoir d'alliance possible entre elles. Nous aussi, catholiques, nous désirons la réunion de tous les cultes, mais non pas à la manière des Dollinger. Que les protestants et les schismatiques reviennent au bercail dont ils sont éloignés depuis si longtemps; qu'ils reconnaissent la souveraineté du Pontife Romain; qu'ils acceptent tous les dogmes de notre Sainte Religion; qu'ils brûlent ce qu'ils ont adoré, et qu'ils adorent ce qu'ils ont brûlé: et à ces conditions l'alliance est possible. Ce n'est pas la religion catholique qui doit aller à eux, mais eux qui doivent revenir à elle. Appuyée sur son roc inébranlable, l'Eglise reste immuable, et attend patientement